

SESSION 2025

**CAPLP
CONCOURS EXTERNE
ET CAFEP**

Section : LETTRES – HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

**EPREUVE ECRITE DISCIPLINAIRE ET DE
DISCIPLINE APPLIQUEE DE LETTRES**

Durée : 6 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Il appartient au candidat de vérifier qu'il a reçu un sujet complet et correspondant à l'épreuve à laquelle il se présente.

Si vous repérez ce qui vous semble être une erreur d'énoncé, vous devez le signaler très lisiblement sur votre copie, en proposer la correction et poursuivre l'épreuve en conséquence. De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, vous devez la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Conformément au principe d'anonymat, votre copie ne doit comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé consiste notamment en la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de la signer ou de l'identifier. Le fait de rendre une copie blanche est éliminatoire.

Tournez la page S.V.P.

A

INFORMATION AUX CANDIDATS

Vous trouverez ci-après les codes nécessaires vous permettant de compléter les rubriques figurant en en-tête de votre copie.

Ces codes doivent être reportés sur chacune des copies que vous remettrez.

► **Concours externe du CAPLP de l'enseignement public :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EFE	0210J	101	9364

► **Concours externe du CAFEP/CAPLP de l'enseignement privé :**

Concours	Section/option	Epreuve	Matière
EFF	0210J	101	9364

Sommaire :

Document 1 : Gustave Flaubert, *Un cœur simple*, 1877, chapitre 1

Document 2 : Gustave Flaubert, *Un cœur simple*, 1877, extrait du chapitre 2

Document 3 : Gustave Flaubert, *Un cœur simple*, 1877, extrait du chapitre 4

Document 4 : photographie extraite de *La Distinction*, Pierre Bourdieu, 1979

Document 5 : Alfred Roll, *Manda Lamétrie, fermière*, 1887, huile sur toile, H. 214,3 ; L. 160,0 cm, Musée d'Orsay

Document 6 : travail préparatoire à un carnet de lecture, effectué par un élève après lecture du premier chapitre de *Un cœur simple* de Gustave Flaubert

Un cœur simple est le premier récit du recueil *Trois Contes*, écrit par Gustave Flaubert et publié en 1877.

Document 1 : Gustave Flaubert, *Un cœur simple*, 1877, chapitre 1

Un cœur simple

I

Pendant un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Évêque enviaient à Mme Aubain sa servante Félicité.

5 Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse, - qui cependant n'était pas une personne agréable.

10 Elle avait épousé un beau garçon sans fortune, mort au commencement de 1809, en lui laissant deux enfants très jeunes avec une quantité de dettes. Alors elle vendit ses immeubles, sauf la ferme de Touques et la ferme de Geffosses, dont les rentes montaient à 5 000 francs tout au plus, et elle quitta sa maison de Saint-Melaine pour en habiter une autre moins dispendieuse, ayant appartenu à ses ancêtres et placée derrière les halles.

15 Cette maison, revêtue d'ardoises, se trouvait entre un passage et une ruelle aboutissant à la rivière. Elle avait intérieurement des différences de niveau qui faisaient trébucher. Un vestibule étroit séparait la cuisine de la *salle* où Mme Aubain se tenait tout le long du jour, assise près de la croisée dans un fauteuil de paille. Contre le lambris, peint en blanc, s'alignaient huit chaises d'acajou. Un vieux piano supportait, sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons. Deux bergères de tapisserie flanquaient la cheminée en marbre jaune et de style Louis XV. La pendule, au milieu, représentait un temple de Vesta ; - et tout l'appartement sentait un peu le moisi, car le plancher était plus bas que le jardin.

20 Au premier étage, il y avait d'abord la chambre de « Madame », très grande, tendue d'un papier à fleurs pâles, et contenant le portrait de « Monsieur » en costume de muscadin. Elle communiquait avec une chambre plus petite, où l'on voyait deux couchettes d'enfants, sans matelas. Puis venait le salon, toujours fermé, et rempli de meubles recouverts d'un drap. Ensuite un corridor menait à un cabinet d'étude ; des livres et des paperasses garnissaient les rayons d'une bibliothèque entourant de ses trois côtés un large bureau de bois noir. Les deux panneaux en retour disparaissaient sous des dessins à la plume, des paysages à la gouache et des gravures d'Audran, souvenirs d'un temps meilleur et d'un luxe évanoui. Une lucarne au second étage éclairait la chambre de Félicité, ayant vue sur les prairies.

30 Elle se levait dès l'aube, pour ne pas manquer la messe, et travaillait jusqu'au soir sans interruption ; puis, le dîner étant fini, la vaisselle en ordre et la porte bien close, elle enfouissait la bûche sous les cendres et s'endormait devant l'âtre, son rosaire à la main. Personne, dans les marchandages, ne montrait plus d'entêtement. Quant à la propreté, le poli de ses casseroles faisait le désespoir des autres servantes. Économe, elle mangeait avec lenteur, et recueillait du doigt sur la table les miettes de son pain, - un pain de douze livres, cuit exprès pour elle, et qui durait vingt jours.

35 En toute saison elle portait un mouchoir d'indienne fixé dans le dos par une épingle, un bonnet lui cachant les cheveux, des bas gris, un jupon rouge, et par-dessus sa camisole un tablier à bavette, comme les infirmières d'hôpital.

40 Son visage était maigre et sa voix aiguë. À vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge ; - et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique.

Document 2 : Gustave Flaubert, *Un cœur simple*, 1877, extrait du chapitre 2

Félicité rentre de la ferme de Geffosses avec Madame Aubain et les deux enfants de cette dernière, Paul et Virginie.

Un soir d'automne, on s'en retourna par les herbages.

La lune à son premier quartier éclairait une partie du ciel, et un brouillard flottait comme une écharpe sur les sinuosités de la Touques. Des bœufs, étendus au milieu du gazon, regardaient tranquillement ces quatre personnes passer. Dans la troisième pâture quelques-uns se levèrent, puis se mirent en rond devant elles. – « Ne craignez rien ! » dit Félicité ; et, murmurant une sorte de plainte, elle flatta sur l'échine celui qui se trouvait le plus près ; il fit volte-face, les autres l'imitèrent. Mais, quand l'herbage suivant fut traversé, un beuglement formidable s'éleva. C'était un taureau, que cachait le brouillard. Il avança vers les deux femmes. Mme Aubain allait courir. – « Non ! non ! moins vite ! » Elles pressaient le pas cependant, et entendaient par derrière un souffle sonore qui se rapprochait. Ses sabots, comme des marteaux, battaient l'herbe de la prairie ; voilà qu'il galopait maintenant ! Félicité se retourna, et elle arrachait à deux mains des plaques de terre qu'elle lui jetait dans les yeux. Il baissait le mufle, secouait les cornes et tremblait de fureur en beuglant horriblement. Mme Aubain, au bout de l'herbage avec ses deux petits, cherchait éperdue comment franchir le haut bord. Félicité reculait toujours devant le taureau, et continuellement lançait des mottes de gazon qui l'aveuglaient, tandis qu'elle criait : – « Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! »

Mme Aubain descendit le fossé, poussa Virginie, Paul ensuite, tomba plusieurs fois en tâchant de gravir le talus, et à force de courage y parvint.

Le taureau avait acculé Félicité contre une claire-voie ; sa bave lui rejaillissait à la figure, une seconde de plus il l'éventrait. Elle eut le temps de se couler entre deux barreaux, et la grosse bête, toute surprise, s'arrêta.

Cet événement, pendant bien des années, fut un sujet de conversation à Pont-l'Évêque. Félicité n'en tira aucun orgueil, ne se doutant même pas qu'elle eût rien fait d'héroïque.

Virginie l'occupait exclusivement ; - car elle eut, à la suite de son effroi, une affection nerveuse, et M. Poupart, le docteur, conseilla les bains de mer de Trouville.

Document 3 : Gustave Flaubert, *Un cœur simple*, 1877, extrait du quatrième et avant-dernier chapitre (le cinquième étant consacré à l'agonie de Félicité)

Félicité reste chez sa maîtresse et surmonte plusieurs malheurs comme le décès de Virginie et la mort de son animal de compagnie, un perroquet nommé Loulou qu'elle décide d'empailler pour le garder auprès d'elle. Un jour, Madame Aubain meurt à son tour.

Félicité la pleura, comme on ne pleure pas les maîtres. Que Madame mourût avant elle, cela troublait ses idées, lui semblait contraire à l'ordre des choses, inadmissible et monstrueux.

Dix jours après (le temps d'accourir de Besançon), les héritiers survinrent. La bru fouilla les tiroirs, choisit des meubles, vendit les autres, puis ils regagnèrent l'enregistrement.

Le fauteuil de Madame, son guéridon, sa chaufferette, les huit chaises, étaient partis ! La place des gravures se dessinait en carrés jaunes au milieu des cloisons. Ils avaient emporté les deux couchettes, avec leurs matelas, et dans le placard on ne voyait plus rien de toutes les affaires de Virginie ! Félicité remonta les étages, ivre de tristesse.

Le lendemain il y avait sur la porte une affiche ; l'apothicaire lui cria dans l'oreille que la maison était à vendre.

Elle chancela, et fut obligée de s'asseoir.

Ce qui la désolait principalement, c'était d'abandonner sa chambre, - si commode pour le pauvre Loulou. En l'enveloppant d'un regard d'angoisse, elle implorait le Saint-Esprit, et contracta l'habitude idolâtre de dire ses oraisons agenouillée devant le perroquet. Quelquefois, le soleil entrant par la lucarne frappait son œil de verre, et en faisait jaillir un grand rayon lumineux qui la mettait en extase.

Elle avait une rente de trois cent quatre-vingts francs, léguée par sa maîtresse. Le jardin lui fournissait des légumes. Quant aux habits, elle possédait de quoi se vêtir jusqu'à la fin de ses jours, et épargnait l'éclairage en se couchant dès le crépuscule.

Elle ne sortait guère, afin d'éviter la boutique du brocanteur, où s'étaient quelques-uns des anciens meubles. Depuis son étourdissement, elle traînait une jambe ; et, ses forces diminuant, la mère Simon, ruinée dans l'épicerie, venait tous les matins fendre son bois et pomper de l'eau.

Ses yeux s'affaiblirent. Les persiennes n'ouvraient plus. Bien des années se passèrent. Et la maison ne se louait pas, et ne se vendait pas.

Dans la crainte qu'on ne la renvoyât, Félicité ne demandait aucune réparation. Les lattes du toit pourrissaient ; pendant tout un hiver son traversin fut mouillé. Après Pâques, elle cracha du sang.

Alors la mère Simon eut recours à un docteur. Félicité voulut savoir ce qu'elle avait. Mais, trop sourde pour entendre, un seul mot lui parvint : « Pneumonie ». Il lui était connu, et elle répliqua doucement : - « Ah ! comme Madame », trouvant naturel de suivre sa maîtresse.

Document 4 : photographie extraite de *La Distinction*, Pierre Bourdieu, 1979

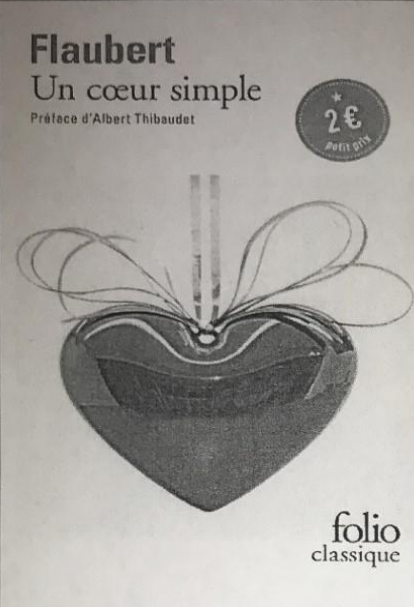


Document 5 : Alfred Roll, *Manda Lamétrie, fermière*, 1887, huile sur toile, H. 214,3 ; L. 160,0 cm, Musée d'Orsay

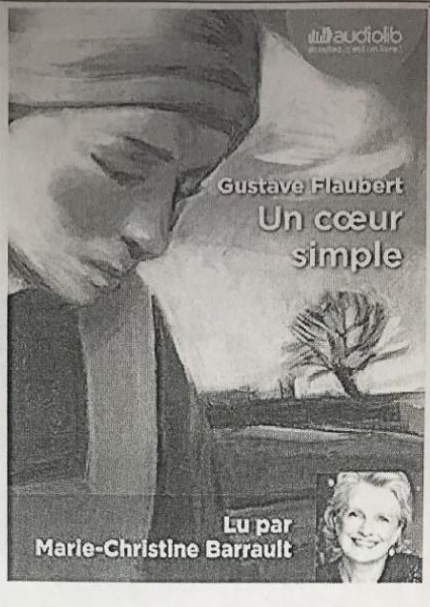


Document 6 : travail préparatoire à un carnet de lecture, effectué par un élève après lecture du premier chapitre de *Un cœur simple* de Gustave Flaubert

Mes premières impressions



Flaubert
Un cœur simple
Préface d'Albert Thibaudet
2€
Petit prix
folio classique



Gustave Flaubert
Un cœur simple
Lu par Marie-Christine Barrault

Ce que le titre m'évoque :
Cela m'évoque une histoire d'amour à sens unique

Ce que je ressens en voyant les couvertures : *de la peine, de la fragilité*

J'anticipe que le récit sera :
une histoire d'une femme éprouvée

Ce que je ressens à la lecture du premier chapitre (beauté, peur, empathie, tristesse, joie, suspens, rire...)

J'ai ressenti ... <i>de la lassitude</i> Au moment où (lignes.) <i>tout le chapitre</i> Parce que ... <i>son quotidien semble ennuyeux, compliqué et pas de tout repos</i>	J'ai ressenti ... <i>de la haine</i> Au moment où (lignes. <i>5</i>...) <i>on nous dit que sa maîtresse n'est pas agréable</i> Parce que ... <i>elle n'a pas de reconnaissance envers sa servante</i>	J'ai ressenti ... <i>peine / dégoût</i> Au moment où (lignes. <i>19</i>...) <i>on voit la différence entre les chambres</i> Parce que ... <i>c'est pas égalitaire</i>
--	--	--

Mon rapport avec les personnages :

Nom : <i>Félicité</i> Sexe : <i>femme</i> Age : <i>+ de 50 ans</i> Profession : <i>servante</i> Caractère : <i>en retrait, fidèle, calme, économe</i> Portrait physique : <i>Visage maigre, voix aigre, agit comme un robot</i> Personne qu'il m'évoque : J'aime/ je n'aime pas ce personnage parce que : <i>elle est loyale et efficace. Je n'aime pas sa servitude</i>	Nom : <i>Mme Aubain</i> Sexe : <i>femme</i> Age : Profession : Caractère : <i>pas agréable</i> Portrait physique : Personne qu'il m'évoque : J'aime/ je n'aime pas ce personnage parce que : <i>je n'apprécie pas ce personnage car elle a l'air d'être méchante</i>
--	--

Question 1. (6 points)

- a) Vous présenterez en quelques lignes l'ensemble du dossier proposé en faisant valoir sa cohérence.
- b) Vous proposerez des pistes d'analyse et d'interprétation du document 2, deuxième extrait de *Un cœur simple* de Gustave Flaubert (chapitre 2).

Question 2. (6 points)

Dans ce même texte (document 2, deuxième extrait de *Un cœur simple* de Gustave Flaubert), vous analyserez les expansions du nom, depuis le début de l'extrait jusqu'à « *dépêchez-vous !* ».

Question 3. (8 points)

Vous concevrez et rédigerez à partir de ce dossier une séquence pédagogique à destination d'une classe de première de baccalauréat professionnel dans le cadre d'un travail sur l'objet d'étude « Lire et suivre un personnage : itinéraires romanesques ». Votre séquence comportera obligatoirement un travail sur la langue.